

COMPTER LES SOUS QUE JE N'AI PAS

Estelle Allart

raconter la vie

Je n'ai pas de nom et je n'ai pas de haine.

Je suis celle qui sait, la très vieille dame éléphant. Demain est une première fois, alors je m'émerveille. Demain apportera son lot de luttes fratricides. Je ne dors pas. Je compte les sous que je n'ai pas.

Je suis indéfinissable, insaisissable. Aucune case ne saurait me contenir. Aucune courbe ne saurait me dessiner, aucune grille d'analyse me résumer. Rien ne saurait me réduire, encore moins à néant. Cabossée au milieu, forte tout autour, je suis seule et reliée. Le ciel sur ma tête et la terre sous mes pieds, j'ai gagné de haute lutte mon permis d'exister.

Je regarde. Je suis le guetteur, la guerrière aux mains nues.

Je suis femme, mère, ouvrière. La fameuse ménagère de moins de 50 ans, plus pour très longtemps. Déclassée, pas assez diplômée, trop cultivée. Des goûts de bobo pour un budget de clodo, ou presque. Dyslexique, lorsque j'essaie de le dire à voix haute, ça donne « clodard », « clocho », et mes enfants rient. J'ai des glissements de réflexion, la plume ouvragée.

J'ai des dettes, la fierté haut placée, le cœur bien accroché. J'ai des rêves grandeur nature, des élans inachevés. Exilée de l'intérieur, déplacée économique, je suis morte si souvent, je m'invente à chaque pas. Je suis inaboutie, je n'ai pas de fin. Mes multiples mémoires déborderont de ma tombe. Je connais tant d'êtres infinis pas finis. Des fracassés de l'aile, des anges rafistolés, des gueules de travers.

Et mes enfants, ces poèmes de chair.

Je regarde.

Marco, 40 ans, un vrai chaos scolaire, qui s'est acheté va savoir comment un bout de terre. Accumulation de ruines. Carcasses de bagnoles, bâtisses de guingois, outils amassés rouillés, herbes folles et rosiers en attente. Rien ne marche, tout fonctionne, la radio rafistolée, le frigo récupéré, la cafetière usagée. Il fuit tous les contrats, l'attachement le révolte. Lorsque à bout de lassitude il décroche un boulot, il déclare le jour même : « Je vais partir ». Et il part. A pied. Avec ses ânes. Chapardeur de pommes. Il revient au printemps, il a rêvé les yeux ouverts d'un éden vert. Tendre la main, cueillir le fruit, sans rien demander à personne. Il ne boit pas, que des bières.

Sylviane, 30 ans. Ancienne enfant battue, adulte résistante, institutrice en zone à forte houle. Bretonne, elle se guide aux étoiles, maîtresse des océans. Aujourd'hui à terre, le bide ouvert, d'avoir trop voulu, tout le temps. En réparation. Elle se marre doucement, ça fait mal quand ça cicatrise. Ne mange que du bio, les allergies ça tue.

Michelle, 40 ans, éducatrice. Fille du terroir, un rayon d'autonomie de 20 kms. Tous les signes extérieurs de réussite. Le logis, la Logane, le mobilier, les loisirs, les vacances, le dîner presque parfait et samedi soir c'est Koh Lanta. Elle aime ce qui est droit. Elle se rase parce que ses hormones déconnent, son mari se rase entièrement parce qu'il ne supporte pas l'idée d'un corps vivant et leur petit est sous calmant parce qu'il a peur de disparaître.

Liliane, 60 ans. Femme en blanc, petite main hospitalière, au travail pour toujours. Quand elle se penche sur un patient, se déchire le dos. Bloquée au fauteuil, elle serre les dents, ça ne s'allonge jamais une abeille ouvrière. Pas de pensée, des convictions d'un racisme ordinaire, un ramassis de on-dit. Elle prend soin de son mari, qui fume sous l'oxygène. Énervée permanente, lorsqu'elle est débordée elle répète à l'infini des sentences à voix tonitruante, jusqu'à ce que vous cédiez, les mains sur les oreilles. De guerre lasse. Elle déclame : « Ils ont peur de la Le Pen, c'est pour ça qu'ils veulent la faire taire ».

Robert, 85 ans, la cervelle en quenouille. Ancien cheminot, ancien maquisard, ancien syndiqué, nouveau tendre et apeuré. Je vais pour l'aider à se coucher, il passe des heures à marcher sans discontinuer, il doit se reposer. Il me fixe et réfléchit. « Vous êtes encore bien belle, vous devez bien gagner votre vie la nuit. » Cadeau de quiproquo, sourire instantané.

Eléonore, 24 ans, étudiante en master 2 de sociologie, professeur vacataire en méthodologie, responsable de bibliothèque universitaire. Elle a installé une bouilloire à thé, une affiche taguée d'un « Bourdieu for ever », des tasses délicieuses et dépareillées. Elle fait trop d'heures. C'est le café social, le lieu branché où les épuisés de la pensée viennent se délasser. L'an dernier elle faisait des ménages, l'an d'avant elle chopait une coqueluche aggravée de misère, l'an précédent elle avait un bac en couture,

et depuis longtemps un père alcoolique. Tout chante à chacun de ses déplacements, son ethos c'est la douceur. Avec son salaire, elle va pouvoir sortir de sa chambre de bonne et s'offrir une machine à laver. Elle a participé au jardin coopératif aux pieds de la faculté, avec ses potes ils ont planté des poireaux inconnus et de la bonne humeur. Pour tous, gratis.

Louis, 23 ans. Fils du nord, sport étude, sociologie, licence en droit. Manutentionnaire le reste du temps, aucun temps de reste. Surdoué en informatique, il refuse de porter le bonnet rouge sur son lieu de travail pour les fêtes de Noël. On ne les déguise pas, les Louis. On les prend droits comme des i, droits dans leurs bottes, 2 mètres de haut, basketteur-chercheur. Respect. Lorsqu'il réfléchit, il dit : « Quitte à choisir, je serai marxiste-léniniste, histoire de faire vraiment peur », avec une voix calme à tomber. Il veut devenir inspecteur du travail, « parce que c'est là que ça se passe, pas ailleurs. J'aime ceux qui causent à l'économie, qui parlent juste, qui agissent. »

Cassandra, 20 ans, schizophrène. Elle danse aux trois quart nue dans les couloirs, parle 10 langues, surtout la sienne. Elle vient s'échouer sur mon épaule, m'invente des caresses oubliées, repart vers des pays que je ne peux pas voir.

Bruno, 20 ans, suicidaire, s'est tatoué au couteau sur le front une croix de cimetièrre. « Dit comme ça, ça fait un peu peur », je lui dis. « Vous pourriez peut-être le dessiner sur les murs, ou sur vos fringues, dans des carnets », je dis encore. « Vous me faites le coup de l'art-thérapie », il me dit, intelligent et moqueur. Mais il saisit son crayon et trace Cassandra, retrouve goût à l'envie, pendant que la belle découvre qu'ici et maintenant elle a un corps. Les yeux des autres, je n'y suis pour rien. Vraiment rien.

Je regarde. Et tant et tant encore, que je chanterai plus tard, au fil de ma plume, trempée de dyslexie. C'est sans doute ça qui me permet de voir. La vérité derrière les miroirs.

J'ai des milliers de noms, je suis la vie.